

M. Mascagni fait école. On le pourrait croire en entendant la *Navarraise*.

Le genre de production lyrique auquel se rattache cet ouvrage provoque évidemment l'éveil d'affinités secrètes dans l'âme du public. L'accueil sympathique qui en est la conséquence satisfait moins le goût que la logique; rien n'est plus naturel.

L'auteur des jouissances rapides et la recherche de sensations âcres tenant en éréthisme le système nerveux, s'accommodent à merveille, au théâtre, de la violence du drame, de la course vertigineuse de son évolution et de l'omission de détails dont on faisait cas jadis; mais il est consolant d'ajouter que de tels procédés suffisent à peine à l'improvisation d'esquisses musicales aux contrastes désordonnés ou à la confection d'une série de tableaux colorés, comme nous en offrent la *Navarraise* ou la *Cavalleria*.

On n'a point oublié l'explosion d'enthousiasme qui salua l'apparition de *Cavalleria*. Nulle part, les témoignages de cet enthousiasme ne furent plus ardents qu'en Angleterre. Quand on pense que, par faveur des plus rares, «Her Gracious Majesty the Queen», préludant, par une délicate flatterie, à l'élaboration de desseins politiques inavouées, se fit jouer en grand gala l'œuvre de Mascagni à Windsor; quand on constate que le droit de représenter cette chose dans le Royaume-Uni a été payé un prix exorbitant, on conçoit sans peine le désir de plus d'un maître d'exploiter une veine nouvelle et facile pour atteindre à tant de bénéfices et d'honneurs.

C'est aussi en Angleterre que l'auteur de *Manon* résolut de battre son concurrent en produisant la *Navarraise* à Covent-Garden. Il n'est pas téméraire d'affirmer qu'il a réussi dans son projet, tant fut poignante l'impression du drame. N'empêche que M. Massenet aurait pu prendre exemple sur John Butt, grand fabricant de spécialités *for India*, et fabriquer lui aussi sa *Navarraise for England* sans arrière-pensée de réexportation; sa renommée n'y aurait rien perdu.

L'Opéra-Comique donne, depuis quelque temps, de fort mauvais exemples. Bien qu'étranger à l'état-major du duc de Madrid, M. Carvalho ne cesse de déchaîner la guerre carliste sur les planches de son théâtre, histoire de nous prouver qu'il n'est pas d'âge pour les braves. Nous le savons du reste, puisque *Guernica* n'a point suffi à le calmer. Espérons toutefois, que la *Navarraise* clôt définitivement la liste des drames lyriques militaires dont il ne cesse de nous régaler.

Le scénario de cette œuvre est tiré d'une nouvelle de M. Claretie, la *Cigarette*. Une pauvre fille sans famille, Anita la Navarraise, s'éprend d'un soldat, Araquil, sergent au régiment régulier de Biscaye. Les jeunes gens s'épouseraient volontiers, mais le père d'Araquil, Remigio, fermier, aisé du pays, répugne à cette alliance. S'adressant à la fille, il lui dit, en manière de dérision: «Je donne deux mille douros de dot à mon fils; il sera ton époux quand tu lui en apporteras autant.» – «Ce ne sera point trop

difficile», pense à la fin la Navarraise, en se remémorant certain propos tombé de la bouche du général régulier Garrido. Cet officier, exaspéré de voir ses troupes et ses amis les plus chers tomber sous les coups du chef carliste Zuccaraga, s'était oublié jusqu'à marmotter [*sic*, marmonner] dans sa barbe: «Je donnerais une fortune à qui délivrerait le pays d'un tel coquin!» Anita rappelle ces paroles au général. Elle affirme qu'elle tuera Zuccaraga moyennant deux mille douros. Garrido croit avoir affaire à une maniaque et, pour s'en débarrasser, lui promet la somme réclamée. Mais voici que la Navarraise exécute son plan et réclame le prix du sang. Horreur du général. Survient Araquil mortellement blessé, Anita lui montre l'argent. Le jeune homme en soupçonne l'énigme. Il meurt en maudissant la criminelle qui, devenant subitement folle, se tord de rire en ballottant entre ses mains la tête inerte de son ami.

Le sujet, comme on voit, n'est pas plus gai que celui de *Cavalleria*, et l'on ne peut, quoi qu'on fasse, échapper au parallèle qui s'établit de soi entre les deux œuvres où nous rencontrons à la fois simplicité de l'imbroglio, arêtes géométriques des caractères, brutalité scénique, extériorité des personnages, incidents enlevés à l'emporte-pièce, en un mot tout ce qui constitue, ainsi qu'on l'a dit, le mélodrame-express plus ou moins mis en musique. Il n'y manque pas même l'intermezzo séparant les deux actes, le rideau levé.

M. Massenet demeure artificiel jusque dans ses violences, à la différence de M. Mascagni, qui croit parfois que «c'est arrivé», mais quelle merveilleuse souplesse de patte ne conserve-t-il pas toujours! Par comparaison, son collègue italien n'est qu'un enfant.

Le défilé caléidoscopique de l'action ne permet guère d'arrêter au passage, dans la *Navarraise*, une page de musique digne d'être signalée. Citons, du moins pour la forme, le premier duo entre Anita et Araquil, où l'on retrouve la morbidesse chère à l'auteur: *Araquil, laisse-moi tes yeux*, et la phrase de supplication d'Anita dans le trio qui suit.

En appliquant de son mieux à sa nouvelle œuvre la devise: «Courte et bonne» qui préside à l'existence de bien des gens, le maître a enlevé sans conteste, à M. Mascagni, le record de l'heure, comme on dit en style vélocipédique. Nous prisons fort cette victoire. Les deux actes de la *Navarraise* se déroulent en quarante quatre minutes, sur lesquelles nous conseillons d'économiser encore six minutes, en supprimant une inepte chanson à boire, en trois couplets avec refrain, qui nuit à la rapidité de l'action. Reste trente-huit minutes, qui suffisent amplement à livrer bataille, célébrer l'amour, boire, dormir, assassiner un général etc., etc. Mais aussi, la principale interprète en perd-elle bientôt la tête.

Cette interprète, M^{lle} Calvé, qui a créé le rôle à Londres, a conservé la fraîcheur de sa voix, et s'est gardée d'accentuer l'exubérance de sa mimique. Elle retrouvera sans nul doute, à Paris, son succès de Covent-Garden.

MM. Alvarez et Plançon, protagonistes des rôles d'Araquil et de Garrido de l'autre côté du détroit, sont remplacés à Paris par MM. Jérôme et Bouvet.

La voix pure de M. Jérôme excelle dans la *Navarraise* comme dans tout autre ouvrage.

M. Bouvet, fort bien grimé sous l'uniforme de Garrigo [Garrido], équilibre son rôle, en artiste digne de ce nom.

M. Mondaud demeure, ainsi que nous l'avons vu dans *Guernica*, le fermier déplorablement fier de ses écus.

MM. Belhomme et Carbonne chantent avec talent les pauvres vers dont sont affligés le capitaine Ramon et le sergent Bustamente.

M. Danbé continue à présider en musicien émérite aux effroyables combats qui se livrent sous son bâton.

La *Navarraise* a été donné avec succès, à Bruxelles, à la fin de 1894.

Les défauts de cet ouvrage, plus que ses qualités, seront pour notre second théâtre lyrique la source de fructueuses recettes.

LE JOURNAL, 4 octobre 1895 [NAV]

Journal Title: LE JOURNAL

Journal Subtitle: None

Day of Week: Friday

Calendar Date: 4 OCTOBRE 1895

Printed Date Correct: Yes

Title of Article: PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS

Subtitle of Article: **THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.** – *La Navarraise*, épisode lyrique en deux actes. Poème de MM. J. Claretie et H. Cain, musique de M. Massenet.

Signature: F. RÉGNIER

Pseudonym: None

Author: Felix Régnier

Layout: Internal main text

Cross-reference : None